



22 | CULTURE

# Saint-Eustache, lieu de culte et de culture

La paroisse du quartier des Halles, à Paris, fête ses 800 ans et célèbre la création sous toutes ses formes

**L'**un porte un jogging rouge, l'autre un violet. Leurs deux corps vrillent, se contorsionnent, à deux doigts de la chute. Cela pourrait s'apparenter à une bataille de danse hip-hop. Il s'agit plutôt d'une insurrection intime. Le diptyque, d'un photoréalisme impeccable de l'artiste Dhewadi Hadjab, illustre la conversion de saint Paul. Au printemps, ces deux tableaux encore inachevés viendront orner les vestibules sud et nord de Saint-Eustache, à Paris.

«Une évidence» pour le peintre, qui connaît bien cette église aux allures de cathédrale, surplombant le quartier des Halles. Encore étudiant aux Beaux-Arts de Paris, il y avait suspendu, en 2002, deux immenses toiles, dans lesquelles deux autres corps renversés tentaient de garder l'équilibre sur un prie-Dieu. A l'époque, Dhewadi Hadjab avait dû rassurer ses parents musulmans, qui vivent en Algérie, en leur expliquant qu'il n'était pas nécessaire de se convertir au catholicisme pour avoir un droit de séjour à Saint-Eustache. « Ici, ce n'est pas seulement un lieu de culte, mais aussi de culture », leur a-t-il répété.

Pour le curé de l'église, Yves Trocheris, qui a laissé toute liberté à Dhewadi Hadjab, il n'est pas question ici d'« art chrétien », mais de « convivance commune et universelle ». Le prêtre, qui cite les penseurs Hegel, Kant, Adorno et Benjamin dans le texte et parle de l'art comme d'un « anti-déstin », espère ainsi toucher les jeunes de banlieue qui gravitent autour des Halles et ne franchissent pas toujours les portes de Saint-Eustache. « Il ne s'agit pas de les convertir, mais d'engager la conversation, sans volonté de propagande », précise l'ecclésiastique.

Même les plus agnostiques des artistes sont obligés d'en convenir. Saint-Eustache, qui fête ses 800 ans en 2024, avec notamment le festival son et lumière Luminisence, est une bénédiction pour la création sous toutes ses formes, depuis les festivals rock électro jusqu'au design – en 2023, les chaises en paille défraîchie ont été remplacées par des bancs réversibles signés Constant Guisset. « Pour un peintre, c'est le Graal », s'exclame Dhewadi Hadjab, qui, du haut de ses 32 ans, se frotte à d'illustres prédécesseurs tels que Rubens, Luca Giordano et Simon Vouet. Mais aussi John Armleder, qui a réalisé deux peintures pour la chapelle des Charcutiers, ou Pascal Convert, dont un Christ en verre offert par la Fondation Antoine de Galberty à depuis trouvé sa place.

**«Objet d'art et de dévotion»**  
Dans les années 1990, à contre-courant de l'attitude moraliste de l'Église face au sida, le père Gérard Bénéteau, alors curé de la paroisse, avait ouvert avec la complicité de la conservateur Suzanne Pagé une galerie dont la totalité des recettes était reversée aux malades de l'épidémie. *La Vie du Christ*, une œuvre que l'Américain Keith Haring a réalisée deux mois avant être fauché par le sida en 1990, témoigne d'ailleurs de cet engagement. Le triptyque en bronze représente Dieu le Père déployant ses treize tentacules divins pour embrasser l'humanité, les anges planant sur la foule et enfin l'enfant radieux, pictogramme célèbre de l'artiste américain. « Un objet d'art mais aussi de dévotion », fait valoir le père Yves Trocheris, qui s'étonne de l'« intuition théologique de Haring, l'expression très ajustée de la Trinité, de l'ordre céleste, infra-céleste, supracéleste ».

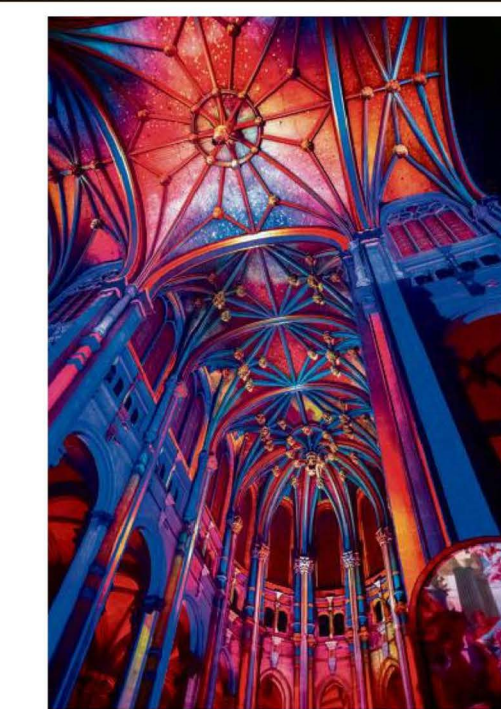
Depuis qu'il a été nommé en 2008 curé de Saint-Eustache, ce prêtre germaniste s'est naturellement inscrit dans cette tradition, tout en lui apportant ses propres inflexions. « L'art dans les églises a longtemps été un peu illustratif, saint-sulpicien quand il ne visait pas vers l'abstraction. Yves a l'idée qu'il ne faut pas avoir peur du figuratif », salue Martin Bethenod, qui avait monté un partenariat avec lui à l'époque où il dirigeait la Bourse de commerce. Yves Trocheris, qui a connu son premier choc artistique à 6 ans devant une toile de Nicolas de Staël (1944-1955), le dit lui-même : « La figuration n'est pas au service de la représentation. »

A ses yeux, d'ailleurs, l'art n'a pas vocation à décréter une église, encore moins à la moderniser, ni davantage à servir la catéchèse. Le prêtre a fait sien l'adage d'un prêtre dominicain, le père Marin-Alain Couturier (1897-1954), à l'origine de l'introduction de l'art moderne dans les églises après la seconde guerre mondiale : « Mieux vaut s'adresser à des péchés sans foi qu'à des croyants sans talent. » Il a d'ailleurs pris soin de former un comité composé notamment de la galeriste Françoise Paviot et de l'ancien ambassadeur Bernard de Montferand. Pour se faire l'œil, il fréquente quelques galeristes comme ceux des galeries Poggi et RK, écoute les conseils de curateurs tels que Marc Donnadieu.

Il s'est rendu à plusieurs reprises à la Bourse de commerce pour voir et revoir l'exposition du sculpteur Charles Ray. « Si j'ai passionné pour le « rapport meurtrier au catholisme » de Mike Kelley, l'enfant terrible de l'Amérique. En retour, il a accueilli à Saint-Eustache une vitrine de Lucas Artaud appartenant à François Pinault, autour d'un tra-

**Pour le curé Yves Trocheris, il n'est pas question ici d'« art chrétien », mais de « convivance commune et universelle »**

gique combat de boxe, ainsi que le mirage filmique de Bill Viola. « Il n'a peur de rien », salue Emma Lavigne, aux commandes aujourd'hui de la Bourse de commerce. *Ni de la remise en question, ni des artistes qui viennent presque de façon sacrilège s'emparer du thème de la religion. »* Enfin, presque. En avril 2023, il a annulé la venue du chanteur Claude Estimating qu'un de ses clips, *Aide-moi un peu*, portait atteinte aux symboles religieux, tels que l'hostie ou le calice.



Lors du festival Luminisence, dans l'église Saint-Eustache, en février. NICOLAS DURFRAIE

Aujourd'hui, Yves Trocheris regrette le manque de réflexion de l'église sur l'art. La question se pose d'autant plus que le pas de deux entre Saint-Eustache et l'art actuel n'est pas gravé dans le marbre. « C'est un risque, mais la tradition est présente depuis trente ans », étale le prêtre, dont le mandat s'achève théoriquement en août.

Plus que l'art, pour lequel il se trouve toujours un collectionneur, une galerie ou une fondation prêts à déboursuer quelques deniers, c'est pour le patrimoine que l'esthète tend désormais la soie. La Ville de Paris a certes investi 12,5 millions d'euros, dont 8,95 millions pour la réhabilitation de l'entrée principale, inaugurée début février. Mais il manque 3 millions d'euros pour la restauration du grand orgue. « Vous n'oubliez pas d'en parler », insiste Yves Trocheris, prosélyte pour la bonne cause.

Plus que l'art, pour lequel il se trouve toujours un collectionneur, une galerie ou une fondation prêts à déboursuer quelques deniers, c'est pour le patrimoine que l'esthète tend désormais la soie. La Ville de Paris a certes investi 12,5 millions d'euros, dont 8,95 millions pour la réhabilitation de l'entrée principale, inaugurée début février. Mais il manque 3 millions d'euros pour la restauration du grand orgue. « Vous n'oubliez pas d'en parler », insiste Yves Trocheris, prosélyte pour la bonne cause.

Plus que l'art, pour lequel il se trouve toujours un collectionneur, une galerie ou une fondation prêts à déboursuer quelques deniers, c'est pour le patrimoine que l'esthète tend désormais la soie. La Ville de Paris a certes investi 12,5 millions d'euros, dont 8,95 millions pour la réhabilitation de l'entrée principale, inaugurée début février. Mais il manque 3 millions d'euros pour la restauration du grand orgue. « Vous n'oubliez pas d'en parler », insiste Yves Trocheris, prosélyte pour la bonne cause.

Plus que l'art, pour lequel il se trouve toujours un collectionneur, une galerie ou une fondation prêts à déboursuer quelques deniers, c'est pour le patrimoine que l'esthète tend désormais la soie. La Ville de Paris a certes investi 12,5 millions d'euros, dont 8,95 millions pour la réhabilitation de l'entrée principale, inaugurée début février. Mais il manque 3 millions d'euros pour la restauration du grand orgue. « Vous n'oubliez pas d'en parler », insiste Yves Trocheris, prosélyte pour la bonne cause.

**ART**  
**Le Louvre accueille des antiquités orientales rares du Met**  
Le Musée du Louvre accueille, à partir du jeudi 29 février et jusqu'au 28 septembre 2025, dix œuvres majeures des antiquités orientales du Metropolitan Museum of Art de New York (Met), fermé pour des travaux de rénovation. Ces œuvres datent d'une période comprise entre la fin du IV<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. et le V<sup>e</sup> siècle de notre ère. Parmi les plus belles pièces, l'un des très rares témoignages d'orfèvrerie en Mésopotamie. — (AFP)

**Contes d'État**  
Aurelia Ivan avec LA COMPLICITE  
DE L'AVOCAT Raphaël Kempf  
THÉÂTRE • 29 FÉVRIER • 23 MARS  
Un conte-contes sur les dessous de la domination.  
17, bd Jourdan, Paris 14 – tarifs de 7 à 24 €  
réservations 01 85 53 53 85 • theatredelacite.com

## Les papiers saturés de signes de Louis Soutter

La galerie Karsten Greve, à Paris, présente des œuvres réalisées par l'artiste lors de son internement

**EXPOSITION**  
Dans les dernières années de sa vie, à partir de 1936, Louis Soutter (1871-1942) dessine avec ses doigts sur de grandes feuilles de papier, employant des peintures à l'huile qui se prêtent mieux à cette pratique que l'encre qu'il utilisait auparavant. Avant d'en venir à ces œuvres terribles, il faut rappeler que, né à Morges (Suisse), dans une famille bourgeoise, Soutter étudie l'architecture à Genève, puis le violon avec Eugène Ysaÿe à Bruxelles, puis la peinture en Suisse et à Paris et vit aux Etats-Unis, de 1897 à 1903. Quand il revient en Suisse, sa santé se dégrade, même s'il gagne sa vie comme violoniste jusqu'en 1922. Son train de vie excessif incite sa famille à le placer sous tutelle puis, en 1922, à le faire interner dans une clinique. Il est transféré en 1923 dans un hospice du Jura vaudois. Dix-neuf ans plus tard, il y meurt, presque aveugle, en état de malnutrition – dix-neuf ans de dessin. D'abord l'encre : sur de mauvais papiers récupérés, il fait apparaître des scènes peuplées de figures dans d'étranges

positions, des architectures branlantes, des visages fascinés. Considérées dans un premier temps comme risibles, ces œuvres difficiles à interpréter commencent à intéresser dans les années 1950, en partie grâce à l'action d'un de ses cousins, Le Corbusier (1887-1965). Une exposition a lieu aux Etats-Unis et la revue surréaliste *Minotaure* publie en 1936 des images avec un texte de l'architecte. Les premières œuvres au doigt apparaissent au même moment, jusque-là, le style graphique de Soutter se caractérise par l'abondance des traits, hachures striant les surfaces, lignes redoublées ou enchevêtrées. Des allusions à l'histoire de la peinture y sont parfois distinctes. Plus rien de tel désormais : une simplification radicale emporte tout. Sa première conséquence est de voir des entrées de la galerie Karsten Greve à Paris qui lui consacrent une exposition. Les Soutter précédents doivent être regardés de près, étant saturés de signes qui semblent comprimés les uns contre les autres. Désormais, il se voit de loin : des silhouettes humaines nues ou vêtues, noires, aux contours

simplifiés, se détachent sur le papier, bien que celui-ci soit maculé d'empreintes faites avec le bout des doigts. Ces corps sont tantôt seuls, tantôt disposés en frise. Les solitaires sont immobiles, les frises en mouvement. De rares œuvres ne donnent à voir qu'un ou plusieurs visages. **Intention satirique**  
Si l'emploi d'un noir épais qui fait penser à de la suie mêlée de graisse domine de loin, Soutter place quelquefois des taches de couleur, un rouge sang contrastant avec le noir de charbon. Il y a même, plus rares, des peintures intensément colorées, dont une *Tête d'homme* qui suggère que l'interné Soutter n'a pas oublié ce qu'il avait vu de l'expressionnisme dans ses années de liberté. Et puis il y a les mots, qui font office de titres, mots écrits soigneusement sur le papier. Certains précisent ce qui est peint, par exemple *Potentiels d'infirmes*, pour un groupe de quatre hommes chancelants, dont un unijambiste. L'intention satirique est peu douteuse, mais elle l'est encore moins pour *Le Héros*, parier d'athlète faisant admirer

ses muscles, ou pour *Le Très Haut Parleur à la lune*, un homme convulsé qui s'adresse à un cercle de lumière. Ces œuvres datent de la fin des années 1930 et du début de la décennie suivante, il n'est pas exclu que Soutter y ridiculise la grandiloquence meurtrière des totalitarismes – le nazisme, ici, sans doute. Le christianisme n'est pas traité avec plus de respect. « La nativité se réduit à un graffiti intitulé *Il est né*. L'œuvre *Abel* représente ce dernier avec deux visages – le sien vers la gauche et, vers la droite, celui de Cain, ce qui rappelle que le mal et le bien sont inséparablement présents dans tout individu. Jésus en croix est adossé de très près par des femmes nues. Sur les dernières photos prises de lui à Ballaigues, par Theo Frey, Soutter, maigre et vêtu avec une élégance surannée, ressemble étonnamment à Antonin Artaud – qui était alors interné à Rodéz et couvrait lui aussi le papier de symboles de la souffrance et de l'heureux du monde. »  
PHILIPPE DAGEN  
Louis Soutter, peinture au doigt, Galerie Karsten Greve, Paris 3<sup>e</sup>. Jusqu'au 4 mai.